



EXPOSITION

Gao Bo et les douleurs du monde

Le plasticien chinois présente « Les offrandes » à la Maison européenne de la photographie, à Paris.



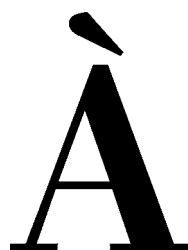
BoSTUDIO, Photo by Ma Xiao Xiao

ARTS PLASTIQUES

Gao Bo: l'art de la disparition pour déjouer la mort



« Les offrandes », l'impressionnante exposition du Chinois Gao Bo à la Maison européenne de la photographie, à Paris, nous donne la sensation d'être dans l'atelier où l'artiste a réinventé plastiquement ses séries sur le Tibet conçues entre 1985 et 1995.



52 ans, l'artiste chinois Gao Bo regarde en arrière et se souvient que tout jeune, il est parti au Tibet « jouer au cowboy ». « J'aimais monter à cheval et chasser. C'est comme ça que j'ai découvert ce pays », dit-il. Alors étudiant, il fuit l'unité de travail qu'on lui destine après avoir connu la misère, la Révolution culturelle et ses exécutions capitales. À 8 ans, il voit sa mère se suicider sous ses yeux en se jetant sous un train. Autant de traumatismes qui expliquent sans doute qu'au début des années 2000, au festival de photographie de Pingyao, il apparaît dans la provocation, les enjeux de pouvoir et d'argent. À la tête d'une agence d'architecture, il travaille nuit et jour pour « gagner sa fortune ».

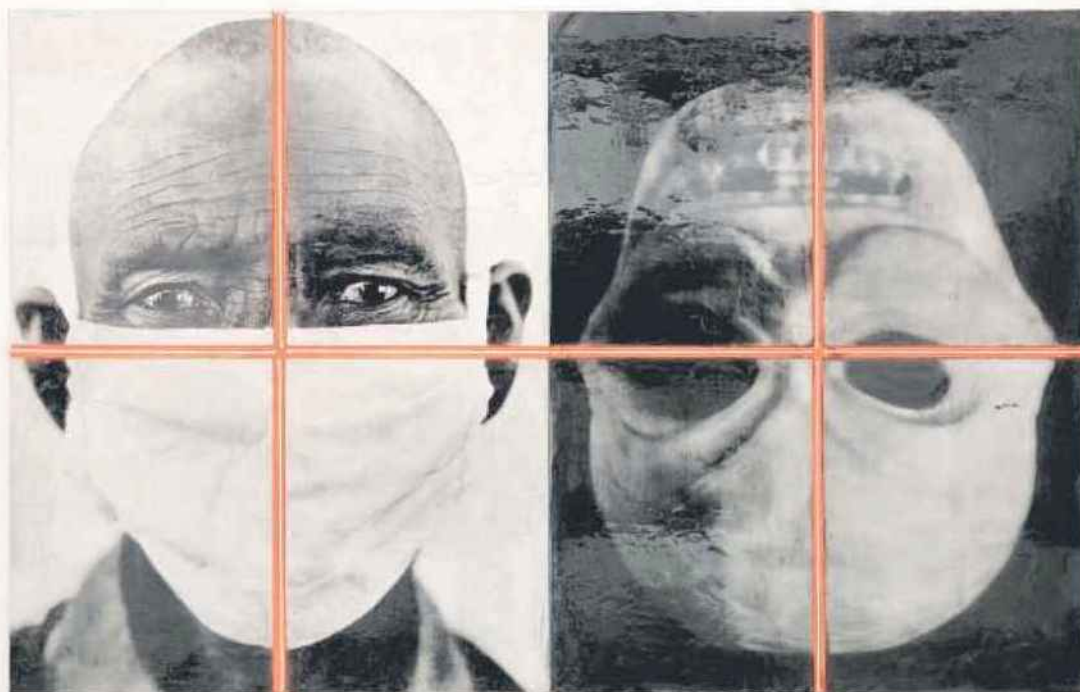
Quinze ans plus tard, il s'est calmé, a pris de l'épaisseur. Il a fermé son agence, s'est retiré des futilités et vanités du monde, a médité les propos de sa mère, qui lui disait : « Sens-toi libre d'aimer l'humanité. Pour ce qui est de la haine, je m'en suis chargée. »

Dans son immense atelier, il est devenu plasticien. De retour à Paris, où il a vécu en 1990, il est à la tête d'une œuvre monumentale dont la musique est « l'échafaudage » et qu'il dévoile à la Maison européenne de la photographie. Le Tibet, qui a exercé une grande influence sur sa construction personnelle, est le pivot d'un travail qui allie recherche plastique et chemin spirituel.

Des scènes de vénération

Gao Bo veut nous transmettre l'expérience de la spiritualité s'emparant des esprits et des corps. Ses images sont brutes, noir et blanc, sombres, radicales, graineuses. Cette matière argentique de base est devenue, le temps passant, du document. Il est saturé de pèlerins abîmés, ridés, édentés, pauvres à l'extrême qui sont les acteurs de scènes de vénération, prosternés, agenouillés, face contre terre, actionnant leurs moulins à prières, implorant le ciel.

Des tirages originels, il ne reste que des traces car l'auteur a revisité, réinventé son œuvre, formulé de nouvelles associations formelles. Dans un geste qui relève de la performance, il est intervenu sur le tirage



Portrait dualité, 1995, de la série Tibet. Collection Musée d'art contemporain de Fukuoka, BoSTUDIO. Photo by Ma Xiaochun

argentique, l'a recouvert d'encre, de peinture ou, lors d'un acte sacrificiel, a écrit dessus avec son sang, usant, pour ce faire, d'un alphabet fictionnel, sorte de calligraphie de l'âme, à la manière de l'écriture automatique.

Les tirages cramés des condamnés à mort

Gao Bo est dans une grande rage contre les violences faites à l'humanité. « *Je vois, dit-il, que le monde saigne, pas seulement chez moi, à l'extérieur aussi. Je pense que cette douleur, c'est vraiment mon sujet.* » Il est donc allé jusqu'à brûler les portraits de douze condamnés à mort, depuis exécutés et rencontrés dans leur prison en 2010. Cette série est la plus bouleversante, avec

Une grande agilité culturelle et artistique, de Lao-tseu à Marcel Duchamp.

ses photos aux résidus carbonisés, ses petits portraits vidéo et les très boltanskiennes boîtes en fer contenant les archives policières de chacun. Derrière la dissolution de la figure, on discerne un art aux frontières de la destruction. Comme si la disparition était devenue l'inépuisable matériau de l'œuvre.

Un autre corpus, qui relève encore plus de l'installation, fait le pont entre la pensée de Lao-tseu et celle de Marcel Duchamp, dont se revendique Gao Bo. Dans ce monde en dualité où « *traverser un ruisseau peut être aussi difficile que traverser un océan* », Samuel Beckett côtoie Man Ray, Joseph Beuys et une amie, malade du cancer, à laquelle l'artiste rend hommage via une œuvre perturbante et très sensuelle qui

recourt aux signes et codes du monde médical.

On ressort de cette exposition en se disant que chez Gao Bo, l'art est à la fois blessure, souffrance, mais aussi reconstruction. Le livre, fabriqué si délicatement avec Xavier Barral et dont la toile beige de la couverture reprend celle d'un premier livre tibétain, japonisant et format à l'italienne, est profond, avec son graphisme et sa page de garde couleur sang. C'est une scansion poétique, rythmée par un impressionnant montage d'images répétitives, impressionnistes, maculées qui ont autant vécu que ceux qu'elles représentent. ∴

MAGALI JAUFFRET

Jusqu'au 9 avril, Maison européenne de la photographie, 5-7, rue de Fourcy, Paris 4^e.
Maison de la Chine, 76, rue Bonaparte, Paris 6^e.
Tibet 1985-1995. Offrandes, de Gao Bo.
Éditions Xavier Barral, 45 euros.